

Paysages et relations : archéologie, géographie, archéogéographie

Sam Turner



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesrurales/9511>

DOI : [10.4000/etudesrurales.9511](https://doi.org/10.4000/etudesrurales.9511)

ISSN : 1777-537X

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 18 février 2011

Pagination : 143-154

Référence électronique

Sam Turner, « Paysages et relations : archéologie, géographie, archéogéographie », *Études rurales* [En ligne], 188 | 2011, mis en ligne le 18 janvier 2014, consulté le 07 janvier 2020. URL : <http://journals.openedition.org/etudesrurales/9511> ; DOI : [10.4000/etudesrurales.9511](https://doi.org/10.4000/etudesrurales.9511)

Ce document a été généré automatiquement le 7 janvier 2020.

© Tous droits réservés

Paysages et relations : archéologie, géographie, archéogéographie

Sam Turner

- 1 CES DERNIÈRES ANNÉES on a pris conscience de l'importance croissante que revêtaient les choses matérielles au sein des réseaux de relations et on a pris conscience également de ce qu'il était nécessaire d'étudier ces choses matérielles pour saisir la relation des hommes au monde. Il semble donc qu'une nouvelle opportunité s'offre aux archéologues du paysage de replacer leur discipline au cœur des débats sur la société et l'environnement. Ce qui marque un véritable changement par rapport aux décennies précédentes.
- 2 Dans les années 1980 et 1990, les archéologues du paysage étaient fortement influencés par la géographie culturelle, laquelle était davantage consacrée à l'analyse des représentations qu'à l'étude des paysages physiques proprement dits. Ils étaient toutefois perturbés par ce qui leur semblait constituer un recul par rapport au travail empirique : après tout, les archéologues sont censés se confronter à des « choses » ! Cependant on avait le sentiment que cette nouvelle approche permettait de comprendre la vie sociale de façon plus satisfaisante. Dans les années 1950 à 1970, les archéologues du paysage privilégiaient la forme romancée, sans véritable autocritique, ou optaient pour une forme plus scientifique qui mettait l'accent sur les moteurs économiques et environnementaux mais laissait de côté les relations entre les hommes.
- 3 Une des principales missions de l'archéogéographie est précisément d'expliquer que « l'archéologie » intellectuelle de nos disciplines, au sens où l'entend Foucault [2002], est nécessaire à la compréhension des relations qui forment nos interprétations¹.
- 4 Dans cette brève contribution, le Britannique que je suis se propose d'observer comment l'archéologie des paysages a évolué ces dernières années, puis de montrer en quoi les perspectives émergentes de l'archéogéographie correspondent aux développements actuels de la recherche archéologique en général.

Les archéologies du paysage

- 5 Dans un ouvrage récent, Matthew Johnson souligne que les interprétations des archéologues du paysage sont profondément marquées par leurs positions théoriques et leurs intérêts [2007]. Ce qui n'a pas toujours été compris ou reconnu. L'archéologie du paysage est par essence un domaine interdisciplinaire que les sciences humaines (particulièrement l'histoire et l'étude du monde antique), la biologie, la physique et les sciences sociales (particulièrement l'anthropologie et la géographie) ont façonné de manière significative.
- 6 Ce fut le cas dès le commencement. Au début du xx^e siècle, l'Université ne dispensait aucune formation spécifique en archéologie. Les archéologues qui étudiaient les paysages étaient donc issus d'autres disciplines. Un des plus influents, Osbert Crawford, avait reçu une formation de géographe. C'est comme aviateur pendant la guerre de 1914-1918 qu'il a observé que les sites archéologiques pouvaient être identifiés depuis les airs et documentés grâce à la photographie aérienne [1953]. En tant qu'agent de l'*Ordnance Survey* (Agence cartographique du Royaume-Uni), il a consacré une grande partie de sa carrière à l'étude des caractéristiques des paysages archéologiques. Crawford a proposé une analogie, restée célèbre, entre le paysage et le palimpseste. Selon lui :

[Le paysage est comparable à] un document sur lequel on a écrit puis que l'on a effacé à maintes reprises, et c'est le travail de l'archéologue que de le déchiffrer. Les caractéristiques des paysages sont bien sûr les clotûres des champs, les bois, les fermes et autres habitats, ainsi que tous les produits du travail humain : ils sont les lettres et les mots inscrits sur le paysage. Néanmoins, il n'est pas toujours facile de les déchiffrer. Contrairement aux vélin qui ont rarement été effacés plus d'une fois ou deux, le terrain a fait l'objet d'un changement continu au cours du temps [1953 : 51 ; notre traduction].
- 7 À l'époque où Crawford écrivait ces lignes, la comparaison entre le paysage et un document historique aurait été immédiatement comprise, la plupart de ses contemporains ayant reçu une formation d'historien. En effet, c'est à peu près à cette époque que les historiens anglais du paysage, tels William George Hoskins [1955], Herbert Finberg [1951], Maurice Beresford et John Hurst [1971], commençaient à s'intéresser aux indices physiques laissés par le passé. Malgré tout, les recherches de Hoskins et de ses collègues de l'École de Leicester étaient fermement ancrées dans une méthode traditionnelle qui impliquait une étude détaillée des sources documentaires des localités étudiées [1955]. En ce sens, leur démarche était proche de celle d'un grand nombre de géographes du milieu du xx^e siècle, tel Pierre Flatrès [1957].
- 8 Au début des années 1980 et 1990, pour les archéologues, l'importance du « paysage historique » était bien établie. Les travaux de chercheurs comme William Hoskins [1955], diffusés auprès d'un large public, avaient ouvert la voie à de plus vastes projets. De plus en plus on prenait en considération les caractéristiques historiques comme les haies ou les vieux bâtiments de fermes. Des programmes de recherche comme le projet Gwent Levels de Stephen Rippon [1996] ont montré que l'archéologie du paysage historique pouvait servir à l'organisation de projets d'infrastructure à grande échelle, en l'occurrence une nouvelle autoroute.
- 9 Aujourd'hui, de nombreux historiens et archéologues du paysage continuent de récolter des données pour mieux comprendre les transformations des sociétés passées [Williamson 2003 ; Rippon 2004]. Dans un ouvrage récent, Matthew Johnson [2007] fait

valoir qu'un travail qui s'inscrit dans cette tradition ne se confronte pas suffisamment avec la théorie et n'est pas suffisamment réflexif. Johnson identifie un fort courant de romantisme [2007 : 34-69] et souligne que William Hoskins a relaté l'histoire de l'Angleterre avec une pointe de nostalgie mais n'a pas su aborder des sujets comme le colonialisme et l'exercice du pouvoir [Johnson 2005 : 114-119]. Les relations entre les archéologues, la nature des données qu'ils recueillent et l'interprétation qu'ils en font n'ont toujours pas été expliquées de façon satisfaisante.

- 10 Les années 1960 et 1970 ont vu apparaître un nouveau type d'archéologie du paysage, très influencé par les progrès de la théorie et de la pratique géographiques. Cette archéologie s'attachait à expliquer le passé par le biais de la pensée systémique [Clarke 1968]. Elle recourait à la méthode « hypothético-déductive nomologique », qui entend tester des hypothèses en vue de construire de meilleurs modèles et de définir des lois. Cette nouvelle archéologie, dite « processuelle », a eu diverses répercussions sur l'archéologie du paysage. En premier lieu, des méthodes comme le *site catchment analysis* (l'analyse de la distribution géographique des sites) et l'*intensive field survey* (prospection intensive au sol) ont permis d'élaborer des cartes d'anciens schémas de peuplement et de les analyser [Hodder et Orton 1976]. En second lieu, le regain d'intérêt pour les études paléoenvironnementales et géoarchéologiques a permis de restituer des modèles de paysages et d'environnements passés. De nombreuses techniques développées à cette époque sont toujours utilisées aujourd'hui, même si l'ensemble des approches théoriques a continué à progresser en parallèle. L'archéologie reste une des matières les plus vivantes qui soient [Greene et Moore 2010 : 190-241].
- 11 L'impulsion d'un changement théorique donnée à l'archéologie du paysage est venue, une fois de plus, des sciences sociales et, notamment, de la géographie. Dès le début des années 1970, s'inscrivant dans une critique postmoderne de ce qu'ils considéraient comme du positivisme, les chercheurs ont réinterprété les données qui, jusque-là, servaient à attribuer « une vérité unique » à ce qui s'était passé dans les paysages anciens. Ces chercheurs déploraient le manque d'intérêt pour les processus sociaux et pour la théorie sociale en général et déploraient que l'on ne voit dans les paysages que des « contenants » neutres et non des espaces de conflit [Tilley 1994 : 9 ; Olwig 2004]. Ces « nouveaux » géographes culturels ont commencé à se doter de nouveaux outils pour comprendre le paysage. Pour eux, c'est par le spectre culturel que les paysages pouvaient être le mieux appréhendés. Les paysages n'existent véritablement que lorsqu'ils sont perçus par le regard [Widgren 2004 : 457-458 ; Cosgrove 2006 : 50]. Pour des géographes culturels comme Denis Cosgrove et Stephen Daniels [1988], le paysage est une constante négociation et c'est une création culturelle. Il n'y a pas de signification singulière « authentique » dans un paysage. Comme le dit Ken Olwig, le travail des archéologues du paysage est « un défi permanent » [2004 : 48]. Concrètement, l'accent mis sur le paysage en tant que représentation a écarté beaucoup de géographes de la recherche empirique, pour les orienter vers un travail plus théorique.
- 12 Tout comme la géographie et d'autres sciences sociales et humaines, la théorie archéologique a connu dans les années 1980 et 1990 une période de révision [Hodder 1986]. Centrés sur la compréhension des processus d'adaptation et sur les systèmes économiques de subsistance, les projets positivistes avaient été critiqués au motif qu'ils ne parvenaient pas à aborder de façon satisfaisante les aspects sociaux et culturels de la vie et, particulièrement, les raisons pour lesquelles les sociétés changent. L'archéologie

post-processuelle des années 1980 et 1990 privilégiait des approches interprétatives de la vie sociale fondées sur une large panoplie d'outils théoriques, dont le post-structuralisme, le post-colonialisme, l'herméneutique et la phénoménologie. Sous l'influence de Pierre Bourdieu et Anthony Giddens, en développant une archéologie des agents, des structures et des pratiques on s'intéressait désormais à la manière dont les hommes façonnent la vie sociale [Bourdieu 1977 ; Giddens 1984 ; Hodder 1986 ; Barrett 1994 ; Thomas 1996]. En adaptant des points de vue phénoménologiques à des paysages archéologiques on tentait de comprendre comment les hommes avaient vécu le passé [Tilley 1994 et 2004 ; Bender *et al.* 2007]. Un des traits communs entre la « nouvelle » archéologie culturelle et les archéologies postprocessuelles des années 1980 et 1990 est que l'on a continué à appréhender la notion de culture matérielle [Hicks 2010]. De fait, l'anthropologie de la consommation de Daniel Miller [1987] s'intéressait à la façon dont les choses matérielles étaient utilisées dans la vie sociale ; l'archéologie contextuelle de Ian Hodder créait des analogies entre les objets et les textes : la culture matérielle pouvait être lue ou interprétée à travers des éléments reflétant la vie sociale [Hodder 1986 et 1990]. L'importance accordée au contexte, associée à la profondeur temporelle des données archéologiques, a conduit de nombreux archéologues à suivre, à l'instar des historiens « annalistes », la trajectoire du changement sur la longue durée [Gosden 1994 ; Morris 2000].

- 13 Certains observateurs ont reproché aux archéologues du paysage d'avoir, sur le passé, un point de vue figé et d'être incapables de prendre en considération les points de vue divergents quant aux monuments historiques [Riley et Harvey 2005]. Depuis l'archéologie post-processuelle des années 1980 et 1990, ce reproche n'est plus recevable pour ce qui est de l'archéologie dans son ensemble. Cette dernière a reconnu que le sens donné à la culture matérielle, d'une part, et au paysage, de l'autre, différait selon les personnes. D'importantes études archéologiques ont montré que les paysages ont toujours été interprétés et réinterprétés et que les hommes ont toujours adapté leurs monuments à leur environnement [Hodder 1990 ; Barrett *et al.* 1991 ; Bradley 1993]. Toutefois, en soulignant que l'interprétation que l'on fait d'un même monument ou d'un même paysage varie avec le temps, Mark Riley et David Harvey [2005] soulèvent deux points fondamentaux : premièrement, que le savoir et la perception jouent un rôle essentiel dans l'interprétation du paysage ; deuxièmement, que les paysages sont en perpétuel changement [Lavigne 2003 ; Antrop 2005 ; Turner et Fairclough 2007].
- 14 La tendance à adopter un point de vue interprétatif a été renforcée par l'orientation récente de certaines politiques comme la Convention européenne du paysage de 2000. Au mot « nature » présent dans sa définition, la Convention ajoute le facteur humain :
- Une partie de territoire telle que perçue par les populations, dont le caractère résulte de l'action de facteurs naturels et/ou humains et de leurs interrelations (article 1)².
- 15 Le cadre de travail fourni par la géographie culturelle, l'archéologie post-processuelle et le support politique de l'Europe a encouragé les archéologues du paysage à mettre leurs idées en pratique. J'ai été moi-même sollicité pour mettre au point une méthode, appelée « caractérisation des paysages historiques » au Royaume-Uni (*Historic Landscape Characterisation* : HLC). C'est là un exemple récent d'une forme d'archéologie du paysage qui gagnerait à s'engager plus loin dans les possibilités théoriques qu'offre l'archéogéographie.

- 16 La méthode HLC a pour but de présenter les paysages en insistant tout particulièrement sur leur développement historique au cours du temps [Turner et Fairclough 2007]. Cette méthode part du principe que le paysage est omniprésent et qu'il peut être perçu diversement. Elle met en avant la dimension physique des paysages : ce sont des univers matériels. Ainsi l'archéologie du paysage en général et la HLC en particulier permettent de rapprocher le perceptuel et le matériel, et contribuent par conséquent à une meilleure compréhension des paysages. Toutefois un problème se pose du fait que les représentations des géographes culturels se sont éloignées des approches empiriques des historiens du paysage. Aussi une approche relationnelle des paysages, comme celle que propose l'archéogéographie, pourrait aider à le résoudre.
- 17 La HLC reconnaît ouvertement que tous les paysages sont « culturels » dans la mesure où ils ont tous un sens historique résultant de l'activité et de la perception humaine. Contrairement à la technique d'évaluation des caractéristiques du paysage utilisée par les architectes paysagistes, la HLC n'a pas pour vocation de privilégier la valeur esthétique mais plutôt la profondeur temporelle, en interprétant les caractéristiques contemporaines des paysages à la lumière de « la longue chaîne » des événements historiques [Fairclough 2003]. Dans le contexte de la gestion du paysage, la HLC permet d'imaginer les paysages du passé et de planifier les changements à venir.
- 18 La HLC ne cartographie pas les paysages comme le font les autres méthodes. Au lieu de représenter individuellement les sites archéologiques par des points ou des lignes, elle offre un relevé des caractéristiques des grandes superficies grâce à un système d'information géographique (SIG). Cette interprétation fournit une couverture complète sans « zone blanche ». Elle livre une série de polygones entrelacés représentant chacun une zone géographique donnée : concrètement, ces cartes ressemblent aux cartes de sols réalisées par les pédologues ou aux cartes d'habitats des écologistes.
- 19 Créer une carte grâce à cette méthode implique une interprétation et une généralisation. Les caractères historiques et archéologiques du paysage actuel sont examinés et classés selon des « types HLC ». En amont de la cartographie, s'appuyant sur les études archéologiques et historiques existantes, les chercheurs ont procédé à cette classification. Les types sont généralement liés aux formes (comme les clôtures de champs) et aux processus historiques qui les ont créés. La nature exacte des types retenus dépendra des objectifs à atteindre. La méthode HLC présente l'avantage d'être souple : un même type peut caractériser différentes régions [Turner 2007 ; Crow et Turner 2009 ; Crow *et al.* 2011]³ ; de même, différents types peuvent caractériser une même région, en fonction de l'échelle envisagée.
- 20 Rapide, la méthode HLC s'associe facilement aux autres données de l'archéologie du paysage et d'autres disciplines, et ce par le biais du SIG.
- 21 Plutôt que de fabriquer une carte « définitive » des caractéristiques d'un paysage avec un ensemble de valeurs figées, la HLC propose une interprétation d'une caractéristique historique plus générale, au sein de laquelle plusieurs valeurs peuvent être négociées [Olwig 2004 : 42]. Puisque le SIG permet, grâce à une base de données, de rattacher, à une zone précise, un nombre indifférent de caractéristiques, cette méthode peut faire cohabiter tout un éventail de points de vue. Les interprétations contradictoires peuvent être cartographiées et examinées dans la même présentation. La HLC ne crée pas de cloisons qui renverraient à des histoires « authentiques » ou « officielles ». Au contraire, elle est ouverte aux revendications et aux contre-revendications [Hall 2006 ;

Williamson 2006 : 57-59]. Un nouveau pas serait franchi si cette méthode donnait lieu à un forum de discussion sur la valeur des paysages et sur la trajectoire à adopter pour le futur. Chose très difficile à mettre en œuvre. Il faudrait commencer par reconnaître explicitement les réseaux d'acteurs et en explorer les rôles, les relations et les référents [Tuddenham 2010].

Les mondes matériels

- 22 Bien que le paradigme « représentationnel » ait dominé la géographie culturelle et les autres disciplines dans les années 1980 et 1990, certains géographes sentaient déjà que cette tendance ne permettait pas d'appréhender correctement un aspect important de l'expérience humaine, à savoir le monde matériel. Sarah Whatmore [2006] et Nigel Thrift [2007] tout particulièrement se sont employés à développer des géographies « pratiques » qui puissent traiter de ce monde matériel. Leur travail tente de venir à bout de la séparation structurelle entre « la nature » et « la culture » (« le sujet » et « l'objet », « le spirituel » et « le matériel ») que l'on retrouve couramment dans la tradition interprétative [Wylie 2007 : 153-166].
- 23 Il y avait urgence à aborder les problèmes du monde réel, comme le changement climatique. Nigel Thrift, Sarah Whatmore et d'autres ont directement construit leur matériau à partir des recherches en philosophie [Bonta et Protevi 2004], en sciences et en technologie, et, tout particulièrement, à partir des discussions portant sur les relations entre actants (*Actor-Network Theory*) [Law 2004 ; Latour 2005]. Incorporer cette nouvelle matière ne constitue toutefois pas un tournant révolutionnaire par rapport à l'écriture théorique de la fin du XX^e siècle, mais plutôt un « retour », enrichi par la diversité des points de vue [Whatmore 2006 : 601].
- 24 Cette recherche est aussi liée à l'importance toujours croissante que l'on accorde aux choses en tant que « choses » plutôt qu'en tant que représentations, comme le fait l'anthropologie. Tim Ingold [2007] a appelé à une compréhension plus profonde de la « choseté » des choses qui, pour lui, résulte de leurs qualités intrinsèques [voir aussi Latour 2007]. Pour les archéologues, la tentation de traiter sérieusement des choses matérielles est manifeste : les fragments et reliques des cultures passées sont leur principal matériau. Si « un monde plus qu'humain » est le champ d'investigation dans lequel les choses, les animaux et autres entités tiennent leur rôle au sein des communautés d'actants au même titre que les hommes [Latour 1994 ; Whatmore 2006], les archéologues devraient être bien placés pour apporter des réponses à nos questions. De nouvelles approches d'un « monde plus qu'humain » ont été développées par les archéologues, telle « une archéologie symétrique » qui se penche sur les relations croisées entre les choses et les hommes, le passé et le présent, et se demande comment les uns et les autres se mélangent et changent au cours du temps [González-Ruibal ed. 2007 ; Whitmore 2007 ; Webmoor et Whitmore 2008 ; Hodder 2011].
- 25 Les archéologues ont commencé à réfléchir sur la manière d'expliquer les relations entre actants au sein de tels réseaux, encore appelés « maillage » [Ingold 2007 : 80-82]. Une fois de plus, ils ont utilisé des concepts développés par d'autres sciences sociales, comme la géographie. Ainsi « l'affect » les aide à comprendre comment les hommes appréhendent le monde dans lequel ils vivent [Tolia-Kelly 2006 ; Whatmore et Hinchcliffe 2010]. Ce concept a notamment servi à explorer les réactions émotionnelles des hommes à certains lieux, ce qui inclut les relations de pouvoir [Tolia-Kelly 2007 ;

Crang et Tolia-Kelly 2010]. Oliver Harris et Tim Sørensen utilisent, quant à eux, le concept de « champs affectifs » :

[...] la relation entre des agents, où quelque chose ou quelqu'un crée une réponse émotionnelle à l'intérieur d'une succession d'événements. En tant que tels, les champs affectifs sont dynamiques et générateurs en ce qu'ils produisent, déclenchent ou provoquent des émotions, changeant ainsi le cours des choses dans une situation donnée [2010 : 150 ; notre traduction].

L'archéogéographie et l'archéologie du paysage

- 26 Pour les archéologues, la nature dynamique des relations entre actants est d'une importance capitale. Le changement est en effet un aspect central de l'archéologie, tout spécialement de l'archéologie du paysage. Nous cherchons constamment à comprendre comment ont changé les paysages dans lesquels nous vivons, et nous nous employons à mieux expliquer la chaîne des relations qui les ont créés. Pour ce faire, nous avons besoin d'une structure théorique qui puisse accueillir les méthodes et les points de vue développés par des disciplines très diverses allant des sciences physiques à la philosophie et aux sciences humaines en passant par les sciences sociales. Si nous y parvenons, l'archéologie du paysage, et son approche spatiale, telle la méthode HLC citée plus haut, devrait nous permettre d'appréhender non seulement les paysages du passé mais aussi ceux que nous créons pour l'avenir [Turner et Fairclough 2007].
- 27 Il me semble que la recherche menée à bien sous l'intitulé « archéogéographie » montre la nécessité de créer une « archéologie du paysage », qui soit interdisciplinaire [Chouquer 2007 : 246-249]. L'archéogéographie comme « approche empirico-théorique » [Chouquer 2007 : 265] partage de nombreuses priorités avec l'archéologie du paysage qui est en train d'émerger. Par exemple l'accent qui est mis sur la compréhension de l'histoire intellectuelle de cette discipline afin de situer les archéologues et leur recherche au sein de réseaux d'intérêts. Ce qui est fondamental pour mettre à jour les intentions générales qui s'invitent souvent inconsciemment dans le débat académique, comme le nationalisme (voir l'article de Ricardo González Villasescusa et Thomas Jacquemin dans ce numéro). De plus en plus on reconnaît l'importance qu'il y a à déterminer les relations qui modèlent le paysage dans la durée : les paysages anciens que nous étudions aujourd'hui sont le résultat de milliers d'années d'altérations et non des « fossiles » qui ont traversé le temps depuis l'Antiquité [Watteaux 2005]⁴. De même, de plus en plus on reconnaît la contribution des archéologues à la gestion et à la création des paysages de demain. Aussi est-il admis que la simple dualité structuraliste « nature » contre « culture » n'est pas applicable à l'étude des paysages.
- 28 *
- 29 **
- 30 J'ai brièvement montré ici que le développement de l'archéologie du paysage a, en Grande-Bretagne comme ailleurs, été influencé par d'autres disciplines : la géographie, d'abord, mais aussi les sciences humaines et sociales. Au cours des dix à quinze dernières années, l'archéologie britannique a connu une forme de « détente », qui a permis des approches intégratives du paysage et à plusieurs niveaux. En tant qu'observateur du système académique français, je me demande s'il convient de faire de l'archéogéographie une discipline à part entière.

- 31 Car il me semble que les frontières à l'intérieur même des disciplines et entre les différentes disciplines⁵ n'encouragent pas la communication et l'investigation conjointe aux niveaux national, européen et mondial. En faisant de l'archéogéographie une entité distincte on court le risque de voir certains universitaires passer à côté des idées importantes qu'elle véhicule. Deux exemples me viennent à l'esprit. L'article publié par l'historien Benoît Cursente dans une revue internationale [2007], où celui-ci, tout en défendant les frontières interdisciplinaires traditionnelles [*ibid.* : 83-84], trouve le moyen de balayer en trois petites phrases l'apport de l'archéogéographie [*ibid.* : 78]. Le deuxième exemple est plus anecdotique, mais non moins révélateur. Lors d'une conférence internationale dans un pays du nord de l'Europe, alors que je discutais avec un historien français du travail récent d'expérimentation des techniques HLC dans la région de la mer Égée [Turner et Crow 2010], ce dernier me reprocha de « faire du Chouquer ».
- 32 Je pense qu'on pourrait difficilement soutenir plus longtemps que l'archéogéographie est inepte si ses fondements théoriques étaient mieux compris et si elle faisait moins figure de discipline indépendante. Il faudrait lui faire davantage de publicité, non seulement dans le domaine de l'archéologie mais aussi dans d'autres domaines.
- 33 En tant qu'archéologues du paysage, il faut nous ouvrir à un plus large public, le paysage intéressant des populations très différentes. Parmi les disciplines académiques nous pourrions inclure les architectes paysagistes, les urbanistes, les sociologues, les historiens, les anthropologues, les géographes, les environmentalistes, les écologistes et les géologues. Au sein de la société en général nous pourrions toucher des catégories comme les fermiers, les industriels et les politiques, sans oublier, bien sûr, le grand public. Des divergences conceptuelles existent bien entendu entre toutes ces personnes, comme il en existe entre les sous-disciplines de l'histoire du paysage. La communauté à réunir est donc extrêmement diversifiée.
- 34 Néanmoins, utilisées en archéogéographie et appliquées aux archéologies du paysage, les approches visant à comprendre les relations entre acteurs pourraient permettre de fédérer toutes ces personnes et d'en faire de véritables partenaires.

BIBLIOGRAPHIE

Antrop, Marc — 2005, « Why landscapes of the past are important for the future ? », *Landscape and Urban Planning* 70 : 21-34.

Barrett, John — 1994, *Fragments from Antiquity : an archaeology of social life in Britain, 2900-1200 BC*. Oxford, Blackwell.

Barrett, John, Richard Bradley et Martin Green — 1991, *Landscape, monuments and society. The prehistory of Cranborne Chase*. Cambridge, Cambridge University Press.

Bender, Barbara, Sue Hamilton et Christopher Tilley — 2007, *Stone worlds. Narrative and reflexivity in landscape archaeology*. Walnut Creek, CA, Left Coast Press.

- Beresford, Maurice et John Hurst** — 1971, *Deserted medieval villages : studies*. Woking, Lutterworth Press.
- Bonta, Mark et John Protevi** — 2004, *Deleuze and geophilosophy. A guide and glossary*. Édimbourg, Edinburgh University Press.
- Bourdieu, Pierre** — 1977, *Outline of a theory of practice*. Cambridge, Cambridge University Press.
- Bradley, Richard — 1993, *Altering the earth : the origins of monuments in Britain and Continental Europe*. Édimbourg, Society of Antiquaries of Scotland.
- Chouquer, Gérard** — 2007, *Quels scénarios pour l'histoire du paysage ? Orientations de recherche pour l'archéogéographie*. Coimbra-Porto, Centro de estudos arqueológicos das Universidades de Coimbra e Porto.
- Chouquer, Gérard et Magali Watteaux** — 2012, *L'archéologie des disciplines géohistoriques*. Paris, Errance (à paraître).
- Clarke, David** — 1968, *Analytical archaeology*. Londres, Methuen.
- Cosgrove, Denis** — 2006, « Modernity, community and the landscape idea », *Journal of Material Culture* 11 (1/2) : 49-66.
- Cosgrove, Denis et Stephen Daniels** — 1988, *The iconography of landscape*. Cambridge, Cambridge University Press.
- Crang, Mike et Divya Tolia-Kelly** — 2010, « Nation, race, and affect : senses and sensibilities at national heritage sites », *Environment and Planning A* 42 : 2315-2331.
- Crawford, Osbert** — 1953, *Archaeology in the field*. Londres, Phoenix House.
- Crow, Jim et Sam Turner** — 2009, « Silivri and the Thracian hinterland of Istanbul : an historic landscape », *Anatolian Studies* 59 : 167-181.
- Crow, Jim, Sam Turner et Athanasios Vionis** — 2011, « Characterizing the historic landscapes of Naxos », *Journal of Mediterranean Archaeology* 24 (1) : 111-137.
- Cursente, Benoît** — 2007, « Recent trends in the rural history of Medieval France », in I. Alfonso ed., *The rural history of Medieval European society. Trends and perspectives*. Turnhout, Brepols : 57-91.
- Dingwall, Lucie et Vince Gaffney eds.** — 2007, *Heritage management at Fort Hood, Texas. Experiments in Historic Landscape Characterisation*. Oxford, Archaeopress.
- Fairclough, Graham** — 2003, « "The long chain" : archaeology, Historic Landscape Characterization and time depth in the landscape », in H. Palang et G. Fry eds., *Landscape interfaces : cultural heritage in changing landscapes*. Dordrecht, Kluwer : 295-318.
- Finberg, Herbert** — 1951, *Tavistock Abbey. A study in the social and economic history of Devon*. Cambridge, Cambridge University Press.
- Flatrès, Pierre** — 1957, *Géographie rurale de quatre contrées celtiques : Irlande, Galle, Cornwall et Man*. Rennes, J. Plihon.
- Foucault, Michel** — 2002, *Archaeology of knowledge*. Londres, Routledge.
- Giddens, Anthony** — 1984, *The constitution of society. Outline of the theory of structuration*. Cambridge, Polity.
- González-Ruibal, Alfredo ed.** — 2007, « Arqueología simétrica : un giro teórico sin revolución paradigmática », *Complutum* 18 : 283-319.
- Gosden, Chris** — 1994, *Social being and time*. Oxford, Blackwell.

- Greene, Kevin et Tom Moore** — 2010, *Archaeology. An introduction*. Londres, Routledge.
- Hall, Martin** — 2006, « Identity, memory and counter-memory : the archaeology of an urban landscape », *Journal of Material Culture* 11 (1/2) : 189-209.
- Harris, Oliver et Tim Flohr Sørensen** — 2010, « Rethinking emotion and material culture », *Archaeological Dialogues* 17 (2) : 145-163.
- Hicks, Dan** — 2010, « The material-cultural turn. Event and effect », in D. Hicks et M. Beaudry eds., *The Oxford handbook of material culture studies*. Oxford, Oxford University Press : 25-98.
- Hodder, Ian** — 1986, *Reading the past. Current approaches to interpretation in archaeology*. Cambridge, Cambridge University Press. — 1990, *The domestication of Europe*. Cambridge, Cambridge University Press. — 2011, « Human-thing entanglement : towards an integrated archaeological perspective », *Journal of the Royal Anthropological Institute* 17 : 154-177.
- Hodder, Ian et Clive Orton** — 1976, *Spatial analysis in archaeology*. Cambridge, Cambridge University Press.
- Hoskins, William** — 1955, *The making of the English landscape*. Londres, Hodder and Stoughton.
- Ingold, Tim — 2007, *Lines. A brief history*. Londres, Routledge.
- Johnson, Matthew** — 2005, « On the particularism of English landscape history », *International Journal of Historical Archaeology* 9 (2) : 111-122. — 2007, *Ideas of landscape*. Oxford, Blackwell.
- Latour, Bruno** — 1994, *Nous n'avons jamais été modernes. Essai d'anthropologie symétrique*. Paris, La Découverte. — 2005, *Reassembling the social. An introduction to Actor-Network Theory*. Oxford, Oxford University Press. — 2007, « Can we get our materialism back, please ? », *Isis* 98 : 138-142.
- Lavigne, Cédric** — 2003, « De nouveaux objets d'histoire agraire pour en finir avec le bocage et l'openfield », *Études rurales* 167-168 : 133-186.
- Law, John** — 2004, *After method. Mess in social science research*. Londres, Routledge.
- Miller, Daniel** — 1987, *Material culture and mass consumption*. Oxford, Blackwell.
- Morris, Ian** — 2000, *Archaeology as cultural history*. Oxford, Blackwell.
- Olwig, Kenneth** — 2004, « "This is not a landscape" : circulating reference and land shaping », in H. Palang, H. Sooväli, M. Antrop et G. Setten eds., *European rural landscapes : persistence and change in a globalising environment*. Dordrecht, Kluwer Academic Publishers : 41-65.
- Riley, Mark et David Harvey** — 2005, « Landscape archaeology, heritage and the community in Devon. An oral history approach », *International Journal of Heritage Studies* 11 (4) : 269-288.
- Rippon, Stephen** — 1996, *The Gwent Levels. The evolution of a Wetland landscape*. York, Council for British Archaeology. — 2004, *Historic landscape analysis. Deciphering the countryside*. York, Council for British Archaeology.
- Thomas, Julian** — 1996, *Time, culture and identity. An interpretive archaeology*. Londres, Routledge.
- Thrift, Nigel** — 2007, *Non-representational theory*. Londres, Routledge.
- Tilley, Christopher** — 1994, *A phenomenology of landscape*. Oxford, Berg. — 2004, *The materiality of stone. Explorations in landscape phenomenology*. Oxford, Berg.
- Tolia-Kelly, Divya* — 2006, « Affect : an ethnocentric encounter ? Exploring the "universalist" imperative of emotional/affectual geographies », *Area* 38 (2) : 213-217. — 2007, « Fear in paradise. The affective registers of the English lake district landscape re-visited », *Senses and Society* 2 (3) : 329-352.

- Tuddenham, David** — 2010, « Maritime cultural landscapes, maritimity and quasi objects », *Journal of Maritime Archaeology* 5 : 5-16.
- Turner, Sam** — 2007, *Ancient country. The historic character of rural Devon*. Exeter, Devon Archaeological Society.
- Turner, Sam et Jim Crow** — 2010, « Unlocking historic landscapes in the Eastern Mediterranean. Two pilot studies using Historic Landscape Characterisation », *Antiquity* 84 (323) : 216-229.
- Turner, Sam et Graham Fairclough** — 2007, « Common culture. The archaeology of landscape character in Europe », in D. Hicks, G. Fairclough et L. McAtackney eds., *Envisioning landscapes. Situations and standpoints in archaeology and heritage*. Walnut Creek, CA, Left Coast Press : 120-145.
- Watteaux, Magali** — 2005, « Sous le bocage, le parcellaire... », *Études rurales* 175-176 : 53-80. — 2009, « Settlement and landscape in English historical studies. A French view », *Medieval Settlement Research* 24 : 20-30.
- Webmoor, Timothy et Christopher Whitmore** — 2008, « Things are us ! A commentary on human/things relations under the banner of a “social” archaeology », *Norwegian Archaeological Review* 41 (1) : 53-70.
- Whatmore, Sarah** — 2006, « Materialist returns. Practising cultural geography in and for a more-than-human world », *Cultural Geographies* 13 : 600-609.
- Whatmore, Sarah et Steve Hinchcliffe** — 2010, « Ecological landscapes », in D. Hicks et M. Beaudry eds., *The Oxford handbook of material culture studies*. Oxford, Oxford University Press : 440-458.
- Whitmore, Christopher** — 2007, « Symmetrical archaeology. Excerpts of a manifesto », *World Archaeology* 39 (4) : 546-562.
- Widgren, Mats** — 2004, « Can landscapes be read ? », in H. Palang, H. Sooväli, M. Antrop et G. Setten eds., *European rural landscapes. Persistence and change in a globalising environment*. Dordrecht, Kluwer Academic Publishers : 455-465.
- Williamson, Tom** — 2003, *Shaping Medieval landscapes*. Macclesfield, Windgather Press. — 2006, « Mapping field patterns : a case study from Eastern England », *Landscapes* 7 (1) : 55-67.
- Wylie, John** — 2007, *Landscape*. Londres, Routledge.

NOTES

1. Les lecteurs trouveront des discussions approfondies de ces historiographies dans plusieurs publications récentes [Johnson 2007 ; Watteaux 2009 ; Chouquer et Watteaux 2012].
2. Voir « European Landscape Convention. Florence, European Treaty Series no. 176 ». Disponible sur <http://conventions.coe.int/Treaty/en/Treaties/Html/176.htm>
3. Lucie Dingwall et Vince Gaffney [2007] présentent un exemple inhabituel en Amérique du Nord.
4. Voir aussi l'article de Robin Brigand dans ce numéro.
5. Pour la défense des frontières interdisciplinaires, voir D. Hicks [2010 : 86-94].

RÉSUMÉS

Résumé

Sam Turner, *Paysages et relations : archéologie, géographie, archéogéographie*

Dans cette brève contribution l'auteur se propose d'observer comment l'archéologie des paysages a évolué ces dernières années. Ayant été lui-même sollicité pour mettre au point une méthode appelée, au Royaume-Uni, « caractérisation des paysages historiques » (*Historic Landscape Characterisation* : HLC), il observe que cette méthode gagnerait à s'engager plus loin dans les possibilités théoriques qu'offre l'archéogéographie. Par voie de conséquence, une nouvelle opportunité s'ouvrirait aux archéologues du paysage de replacer leur discipline au cœur des débats sur la société et l'environnement. Ce qui marque un véritable changement par rapport aux décennies précédentes.

Abstract

Sam Turner, *Landscapes and relationships: archaeology, geography, archaeogeography*

In this short article the author examines recent developments in landscape archaeology. Having been involved in developing the method known as "Historic Landscape Characterisation" (HLC) in the UK, he argues that the theoretical perspectives of archaeogeography have much to offer modern landscape archaeologies. As a consequence of such engagements, new opportunities are opening for archaeologists to put their discipline back at the heart of debates about the environment and society in the present and the future. This marks a notable change in comparison to earlier decades.

INDEX

Mots-clés : archéologie du paysage, archéogéographie, géographie culturelle, matérialité

Keywords : cultural geography, landscape archaeology, materiality, archeogeography